

Zitierhinweis

Rousseau, Louis-Pascal: review of: Gilles Havard, Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715, Sillery, Québec [u.a.]: Septentrion [u.a.], 2003, in: Annales, 2007, 3 - Histoires américaines, p. 699-701, DOI: 10.15463/rec.1189725306, downloaded from recensio.net

First published:
<http://www.cairn.info/revue-Annales-2007-3-p-689.htm>

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinaus gehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

des protestants, ne se bornent pas à piller des établissements et des navires, mais se livrent à des profanations d'une rare violence. Leur dessein le plus ambitieux est de piller les richesses en provenance du Pérou, qui transitent nécessairement par l'isthme de Panama. À la fin du XVII^e siècle, la diplomatie finit par proscrire la flibuste au profit des négociations. Certains flibustiers s'assagissent, comme ce fut le cas de Morgan qui devint l'adjoint du gouverneur de la Jamaïque et mit fin à la course, après avoir livré à la justice ses anciens compagnons. Morgan n'est pas le seul à s'intégrer dans la société coloniale. D'autres capitaines enrichis devinrent à leur tour des notables. Leur sort est bien différent de celui des « petits » boucaniers et des anciens engagés ; appauvris par la diminution des troupeaux ensauvagés, ils n'ont plus d'autre recours que de poursuivre les opérations de course sans autorisation explicite, en évitant d'attaquer les navires de leur propre royaume. Beaucoup d'entre eux basculent dans la piraterie, et en viennent à attaquer indistinctement des bâtiments de toutes les nations, y compris la leur.

La course n'est jamais détachée de la traite négrière, et l'auteur donne de nombreux exemples de ce commerce triangulaire où l'un des enjeux est d'échapper aux contraintes des concessions et de fournir des esclaves pour un marché en expansion. Parmi les flibustiers, il y a aussi des mulâtres, des métis et même des Indiens. À la fin du XVII^e siècle, le mélange des nationalités qui avait caractérisé l'univers des corsaires disparaît. Entre 1713 et 1722, la piraterie s'étend aux mers du Sud. Le centre stratégique est New Providence, une île des Bahamas située au milieu d'un archipel balayé par les cyclones : aussi l'industrie de la récupération des épaves devient-elle florissante. Les pirates ne vivent pas en vase clos car ils sont insérés dans des circuits économiques intercontinentaux. Après New Providence, Madagascar devint un bastion de forbans, jusqu'à ce que les mauvais traitements infligés par les pirates aux indigènes aient raison des derniers aventuriers qui périsent aux mains des autochtones.

La description des ports d'embarquement des flibustiers ainsi que le portrait des principales personnalités de la course sont l'objet de

la deuxième partie. Parmi ces hommes influents se détachent l'armateur Jean Ango, Dieppois et proche de François I^{er}, dont il paye une partie de la rançon après la défaite de Pavie, et de la famille des Le Testu, qui mériterait un livre à elle seule. De la troisième partie, retenons les lenteurs administratives dans le déroulement des adjudications des prises, l'épineuse question du paiement du dixième au roi de France et les possibilités de détournements, ainsi que la véracité des poncifs sur la flibuste : le partage équitable du butin, le rhum, le drapeau noir à tête de mort, dont la première attestation date de 1700, et la prétendue fortune cachée des forbans. C'est sans doute le beau texte d'Alexandre-Olivier Exmelin, paru en 1686, qui est responsable de cette idéalisation de la flibuste, à laquelle Daniel Defoe contribua également en présentant les pirates comme des libertaires. Le quotidien du flibustier, fait d'ennui, d'alcoolisme et de petits trafics, est plus banal. Mais la fiction imposera encore longtemps sa version et on continue à chercher des trésors cachés dans les îlots des Caraïbes. Quoiqu'il en soit, les pays européens doivent aux flibustiers l'origine d'une partie de leurs colonies américaines. Sans eux, par exemple, la France n'aurait pas pu acquérir la moitié de Saint-Domingue à la signature du traité de Ryswick et la Jamaïque ne serait pas anglophone.

CARMEN BERNAND

Gilles Havard

Empire et métissages : Français et Indiens dans le Pays d'en Haut, 1660-1715
Québec-Paris, Septentrion/Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003, 858 p.

Empire et métissages porte sur l'émergence, aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'une région particulière issue du projet colonial français en Amérique : le Pays d'en Haut. Cette région couvrait un vaste espace à l'intérieur du continent, depuis le nord des Grands Lacs jusqu'aux confluent du Mississippi et du Missouri. Contrairement à la vallée laurentienne, où se concentrait l'essentiel des colons français d'Amérique, le Pays

d'en Haut était un lieu où circulaient quelques centaines de Français isolés parmi des dizaines de milliers d'Amérindiens. L'ouvrage se veut une analyse des spécificités géopolitiques et culturelles de cet « Empire du milieu en marge de l'Empire français » (p. 31).

Cette étude s'inscrit dans la lignée des débats sur la nature de cette région, attisés par Richard White en 1991 dans *The Middle Ground: Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*¹. Elle présente un postulat qui fait contrepoids à la représentation de cette région prévalant dans les cercles académiques depuis l'ouvrage de R. White, qui l'avait dépeinte comme le siège de relations et d'alliances symbiotiques entre Français et Amérindiens. Gilles Havard propose une nouvelle analyse qui outrepassa ce cadre de compréhension en mettant en relief les rapports de force entre les sociétés en contact.

L'auteur adopte une approche interdisciplinaire rattachée à l'ethnohistoire, qui conjugue l'histoire, la géographie et l'anthropologie à d'autres disciplines, notamment l'archéologie. Le corpus, principalement constitué de sources françaises, est d'ailleurs l'un des plus complets jamais utilisés dans le cadre d'une étude sur cette région ; y figurent la correspondance coloniale, des récits de voyage et des relations de missionnaires. L'auteur fait également quelques recours ciblés à la tradition orale amérindienne au fil de son analyse, notamment par l'étude des récits recueillis vers 1850 par le métis William W. Warren chez les Ojibwé. Il adhère à l'idée que « c'est en combinant l'analyse des archives européennes, des documents ethnologiques et des données archéologiques que l'historien peut faire preuve d'une véritable pertinence dans le traitement de l'histoire autochtone » (p. 30).

La démonstration que propose G. Havard se déroule en trois étapes, correspondant chacune aux principales parties de son ouvrage. La première est consacrée à l'analyse du contexte géopolitique de la formation du Pays d'en Haut. L'auteur décrit d'abord la poussée impériale française dans la région, en s'attardant aux motifs du projet ainsi qu'aux ressources qui y étaient consacrées. Il explique que, du point de vue des centres coloniaux français, le Pays d'en Haut représentait une contrée péri-

phérique et peu propice au développement d'une colonie de peuplement, mais riche en fourrures et peuplée de milliers d'Amérindiens – l'auteur adhère aux estimations évaluant leur nombre à quelque deux cent mille au début du XVII^e siècle (p. 118) –, utiles partenaires commerciaux et militaires. Ce constat débouche sur la mise en place d'une colonie « sans peuplement », soit une série de missions, de forts et de postes de traite de fourrure répartis sur le territoire et où va circuler une petite population française flottante composée de missionnaires, de soldats et de coureurs des bois. Par ailleurs, l'auteur décrit les peuples amérindiens de ce pays qui, bien que diminuant en nombre sous l'effet des épidémies et des guerres et malgré une présence française grandissante, resteront largement majoritaires. La population autochtone, loin de former une entité uniforme, constituait plutôt une mosaïque de groupes différents, entre eux étrangers ou apparentés, mais fonctionnant déjà sur une logique d'alliances. Le Pays d'en Haut existe comme entité politique « à travers l'alliance franco-amérindienne, alliance qui se superpose à une ligue pan-tribale » (p. 179).

La deuxième partie porte sur les rapports de force entre Français et Amérindiens à l'intérieur de cette région et démontre comment leur alliance a fait l'objet de tensions et de constantes renégociations. Les Français ont essayé tout au long de la période d'accroître leur emprise sur le Pays d'en Haut par le biais de différentes stratégies dont l'auteur tente d'expliquer les rouages. Il rapporte avec précision, entre autres, que les Français ont tenté de s'approprier symboliquement le territoire en substituant leur toponymie à celle utilisées par les Amérindiens, avec un succès toutefois mitigé. L'auteur explique également comment fonctionnait (ou ne fonctionnait pas) la chaîne de commandement français, depuis les hautes autorités impériales jusqu'aux administrateurs des postes dans le Pays d'en Haut chargés d'y faire régner la loi et la souveraineté de l'Empire. Les administrateurs, à défaut de détenir un pouvoir coercitif sur les Amérindiens, devenaient des sortes de légats de l'Empire ayant un pouvoir d'influence et de médiation auprès d'eux. Dans ce contexte, explique l'auteur, les Français durent développer « l'art de gouver-

ner les sauvages » en employant leurs rituels diplomatiques, langues et coutumes, afin de s'assurer de leur fidélité face au roi, face à Onontio. Corruption, désertion, appel des bois ; plusieurs maux guettaient les Français qui, déjà en marge de l'Empire, étaient sujets à glisser en marge de la loi. Résistance, violences, ruptures d'alliance ; les Amérindiens démontrèrent aussi qu'ils continuaient d'avoir leur propre dessein, tendant à se soustraire à l'influence de l'Empire.

La troisième partie traite des métissages culturels franco-amérindiens, résultantes inévitables de cette dynamique d'interdépendance. L'auteur observe que, tout au long de la période étudiée, un double phénomène se produit : celui de l'influence progressive de la culture française sur les populations amérindiennes, d'une part, et celui de l'indianisation des Français, d'autre part. Les produits français (tels les outils métalliques, les tissus et les armes à feu), la religion catholique ainsi que le système de traite des fourrures s'implantèrent au cœur du monde amérindien et en bouleversèrent certains fondements. Les Français, pour leur part, étaient nombreux à se laisser séduire par la vie des bois, où les mœurs, notamment sexuelles, étaient moins contraignantes que dans les centres coloniaux. L'« ensauvagement » des Français se traduit par leur propension à se déplacer sur le territoire, se vêtir, se loger et même combattre en partie ou en totalité à la manière amérindienne, et ce, malgré les réticences des autorités coloniales et missionnaires. Ce processus de brassages culturels et ethniques fit du Pays d'en Haut le berceau d'une « nation métisse » qui allait se développer plus tard au XIX^e siècle sur le continent, ce sur quoi conclut l'ouvrage (p. 785).

Si l'ouvrage de G. Havard remplit à merveille sa mission, autant par la solidité de son corpus de sources que par la force de sa structure analytique, il n'en reste pas moins marqué d'un défaut qui rend son contenu aride. Les lecteurs, particulièrement ceux qui sont familiers avec le sujet, trouveront que l'auteur décline son propos de façon parfois un peu répétitive. À cette critique, on pourra rétorquer que l'auteur fait preuve d'une érudition bienvenue dans le monde de la recherche sur les Amérindiens, qui tend aujourd'hui à produire

un savoir fragmenté à partir d'études de cas basées sur l'étude de sources isolées. Rares sont les spécialistes en histoire amérindienne en mesure d'exploiter un tel corpus et d'en faire une utilisation aussi savante.

LOUIS-PASCAL ROUSSEAU

1 - RICHARD WHITE, *The Middle Ground: Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

Laurier Turgeon

Patrimoines métissés.

Contextes sociaux et postcoloniaux

Paris-Québec, Éditions de la MSH/

Les Presses de l'Université Laval,

2003, 234 p.

Le métissage dans la construction et la transmission du patrimoine constitue le thème de ce livre dans lequel cinq « lieux » culturels, au sens adopté par Homi K. Bhabha, ont été choisis par l'auteur pour observer ce processus à différentes échelles. L'archive, l'objet, le sol, le paysage et la cuisine sont ici convoqués. Le premier exemple peut surprendre. Il s'agit de l'analyse d'un rapport du capitaine Guillaume Pottier, rédigé en 1701 à son retour de Terre-Neuve, devant l'amirauté de Guyenne. Les dépositions du capitaine et de quatre membres de l'équipage coïncident sur l'essentiel : après une effroyable tempête qui faillit envoyer le navire au fond de l'eau, une grande partie de la cargaison fut perdue. Ce fait précis, énoncé clairement par tous les marins, est précédé d'une autre histoire, celle d'une première tempête suivie par l'apparition d'un monstre marin terrifiant. Laurier Turgeon s'attarde sur ce monstre, qui pourrait au premier abord révéler des croyances en vigueur dans le milieu maritime et attestées par l'iconographie de l'époque. Ce dragon apparaît comme indispensable au récit pour resserrer, dans une période de tensions politiques, la cohésion de l'équipage et alimenter les discussions de sa société savante que l'amiral préside. Le métissage ne serait ici que l'association d'éléments disparates issus des intérêts respectifs du capitaine et de l'amiral. Ce cas me paraît sortir de